

vers, les dupes du même artifice historique. Quel rapprochement piquant pour un communiste, ne pourrait-on pas faire entre les « romans de l'énergie nationale » où un jeune bourgeois s'efforçait de croire, et *l'Île des Pingouins* et *l'Histoire Contemporaine* où un autre bourgeois d'âge mûr, inhabile à croire et sachant qu'il n'y avait pas lieu de croire, ironisait ! Poussant plus loin le parallèle, il est aisé de voir que comme le boulangisme fit de Barrès jusqu'à plus soif l'homme de la réaction nationaliste, l'affaire Dreyfus maria France à jamais au parti socialiste qui, en une cause où il n'avait que faire, était venu à la rescousse des droits de l'homme et du citoyen.

Cela dura jusqu'à la guerre. Là, les choses furent tranchées. Tandis que François Sturel et Jérôme Coignard faisaient l'union sacrée, sous les tirs de barrage et les feux de mitrailleuses, quelques jeunes bourgeois méditèrent amèrement sur la gloire napoléonienne des déracinés, comme sur la jovialité jousseuse et fine du gros abbé. Dans son ensemble, la bourgeoisie française, celle de droite comme celle de gauche, n'avait pas, comme bien on pense, les mêmes raisons de se livrer à ce petit travail de revision, non plus que le prolétariat dupé par le social-patriotisme. L'ivresse guerrière passée, on se retrouva, là comme en beaucoup d'endroits, au point d'avant la guerre ; le capitalisme évitant la révolution, la bourgeoisie de gauche reprit du poil de la bête. Aujourd'hui comme en 1914, les « Francistes » et les « Barrésiens » se retrouvent face à face, toujours les mêmes, mâchant et remâchant leurs vieux souvenirs.

C'est pourquoi il est temps pour nous qui voulons servir la révolution prolétarienne arrachée du fatras social-démocrate et dressée toute vive

sur le monde par le génie de Lénine, de dire avec une calme fermeté aux révolutionnaires français : « Anatole France n'est pas des vôtres, le prolétariat n'a que faire de cette œuvre toute imprégnée des idées libérales, républicaines et sociales qui président et président encore à son sommeil. Ce n'est que par une complaisance littéraire, un esthétisme d'ailleurs aussi mal fondé qu'il se peut (1), et qui montre combien la rhétorique bourgeoise, gracieuse et vide, conserve encore de prestige aux yeux du peuple dressé par la bourgeoisie à rougir de soi, que des intellectuels d'extrême-gauche ont cru devoir célébrer France en compagnie de M. de Jouvenel et de *l'Action Française*, apportant ainsi au nihiliste souriant, au sceptique fleuri et au protestataire vague, l'hommage de ceux qui se sont juré avec une foi incorruptible d'abattre le capitalisme et de construire la société prolétarienne. »

CLARTÉ.

(1) Il ne saurait être question dans le cadre d'un éditorial d'aborder la critique littéraire de l'œuvre de France.

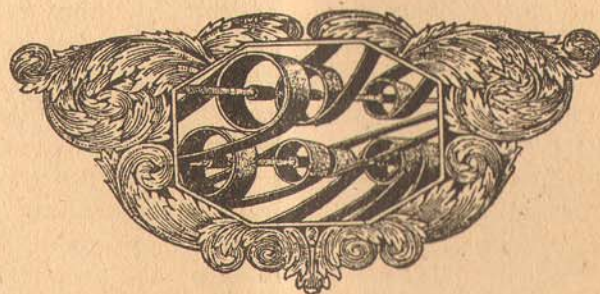
Littérature de luxe ! à savourer à petits coups, à petites gorgées, dans la pénombre tiède d'une bibliothèque, parmi des meubles et des objets choisis qui furent vivants quelques siècles auparavant, donc dans tout intérieur bourgeois. Calligraphie verbale, verbeuse. La ligne de la phrase se dérobe comme la branche sous les fleurs. Fleurs artificielles, sans parfum.

L'Action Française, avec son pauvre néo-classicisme, était condamnée à admirer cette rhétorique légère, ce précieux maniérisme latin, à la portée de la plupart de ceux qui furent frottés d'« humanités ».

Il faudrait développer cette idée du dilettantisme sensuel de France, superficiel, inhumain, comme tous les dilettantismes. Il faudrait insister sur l'amour précautionneux de France pour les mots, pour les mots en soi, considérés plastiquement, formellement, à la façon des bois précieux dans une marquetterie.

Sous la plume de France, les mots s'ordonnent comme des bibelots sur une étagère. C'est encore trop dire, car la ligne se résorbe sous l'ornementation.

On pourrait avancer que si Barrès voulut être un « amateur d'âmes », France fut un « amateur de mots ». Son esthétisme d'écrivain est mondaine. La beauté pour lui — comme en somme pour Barrès — est un brocantage.



TRADITION ET POLITIQUE RÉVOLUTIONNAIRE

Une brochure de Léon Trotsky : Cours nouveau, vient de paraître en français. Rien de la pensée du prodigieux meneur d'hommes qu'est Trotsky ne peut être indifférent à l'intelligence révolutionnaire.

Quelle opinion que se fasse le lecteur en méditant ces pages si riches d'observations pénétrantes, si pleines d'expérience, débordantes d'enseignements théoriques et pratiques, il est un point sur lequel aucun désaccord ne pourra se produire : c'est sur la valeur du contenu de cette brochure, plus lourd que celui de bien des in-octavo, et qui complètera certainement dans la littérature communiste. On en discutera à loisir. En attendant, il faut savoir ce que Trotsky avait à dire sur la récente et passagère crise du parti dirigeant de la Révolution russe.

Nous reproduisons ici un maître chapitre de Cours nouveau, intitulé : Tradition et politique révolutionnaire. Trotsky analyse d'une façon saisissante, dans ces quelques pages, la tactique géniale à laquelle Lénine a donné son nom. En même temps, il applique la critique marxiste, léninienne, à la situation révolutionnaire de l'Allemagne, et dégage avec une dialectique irrésistible les causes de la défaite du prolétariat allemand en octobre dernier.

La brochure est précédée d'une « Introduction » de Boris Souvarine, dont nous aurons à parler en même temps que du fond de Cours nouveau (1).

La question du rapport de la tradition et de la politique du Parti est loin d'être simple, particulièrement à notre époque. Maintes fois, ces derniers temps, nous avons eu à parler de l'immense importance de la tradition théorique et pratique de notre Parti et avons déclaré que nous ne pouvions en aucun cas permettre la rupture de notre filiation idéologique. Mais il faut bien nous entendre sur la façon de concevoir la tradition du Parti. Pour cela, nous devons commencer par des exemples historiques afin d'y appuyer nos conclusions.

Prenons le parti « classique » de la II^e Internationale, la social-démocratie allemande. Sa politique « traditionnelle » demi-séculaire était basée sur l'adaptation au parlementarisme et la croissance ininterrompue de l'organisation, de la presse et de la caisse. Cette tradition, qui nous est profondément étrangère, avait un caractère semi-automatique : chaque jour découlait naturellement du précédent et aussi, naturellement, préparait le suivant. L'organisation croissait, la presse se développait, l'encaisse enflait.

(1) Un petit volume de 128 pages. Prix : 2 francs.

C'est dans cet automatisme que se forma toute la génération qui succéda à Bebel : génération de bureaucrates, de philistins, d'esprits obtus dont la physiologie politique se dévoila aux premières heures de la guerre impérialiste. Chacun des congrès de la social-démocratie parlait invariablement de l'ancienne tactique du Parti consacrée par la tradition. Et, en effet, la tradition était puissante. C'était une tradition automatique, a-critique, conservatrice, qui, en fin de compte, étouffa la volonté révolutionnaire du Parti.

La guerre fit définitivement perdre à la vie politique de l'Allemagne son équilibre « traditionnel ». Dès les premiers jours de son existence officielle, le jeune Parti communiste entra dans la période orageuse des crises et des bouleversements. Néanmoins, au cours de son histoire relativement courte, on observe le rôle non seulement créateur, mais aussi conservateur, de la tradition qui, à chaque étape, à chaque tournant, se heurte aux besoins objectifs du mouvement et à la conscience critique du Parti.

Dans la première période déjà de l'existence du communisme allemand, la lutte directe pour le pouvoir devint sa tradition héroïque. Les terribles événements de mars 1921 révélèrent que le Parti n'avait pas encore suffisamment de forces pour atteindre son but. Il fallut faire volte-face vers la lutte pour les masses avant de recommencer la lutte directe pour le pouvoir.

Cette volte-face s'accomplit difficilement, car elle allait à l'encontre de la tradition nouvelle. Dans le Parti russe, actuellement, on rappelle toutes les divergences de vues, même insignifiantes, qui ont surgi dans le Parti ou dans son Comité central dans les dernières années. Peut-être conviendrait-il aussi de rappeler le dissentiment capital qui se manifesta au moment du 3^e Congrès de l'Internationale Communiste. Maintenant, il est évident que le revirement obtenu alors sous la direction de Lénine, malgré la résistance acharnée d'une partie considérable, au début, de la majorité du congrès, sauva littéralement l'Internationale de l'écrasement et de la désagrégation dont elle était menacée dans la voie du « gauchisme » automatique a-critique, qui, en un court espace de temps, était déjà devenu une tradition figée.

Après le 3^e Congrès, le Parti communiste allemand effectua, assez lourdement, le revirement nécessaire. Alors commence la période de lutte pour les masses sous le mot d'ordre du front unique, avec de longues négociations et autres procédés pédagogiques. Cette tactique dure plus de deux ans et donne d'excellents résultats. Mais en même temps, ces nouveaux procédés